

Message du président

Les barques de nos vies

Dans le Nouveau Testament surtout, les histoires racontées ont très souvent une barque comme décor. Sûrement parce que nombreuses sont les histoires situées au bord d'un lac. Il y a les barques mises à l'eau, amarrées, il y a les barques en train de voguer, et les barques échouées sur la plage qui attendent le moment venu pour transporter hommes, femmes et enfants de l'autre bord, ou pour aller pêcher avec les artisans du coin. Certaines sont neuves et la peinture fraîche brille au soleil, d'autres attendent un peu de moyens financiers pour être poncées, rabotées, recollées, repeintes.

Elles ont des rames, un mat, des voiles dans le soleil du printemps, aux soirs d'été, à la force des bras et du vent. Les embarcations emmèneront ceux qui le souhaitent sur les flots.

Je serai du voyage. On regardera le ciel, on regardera la rive, on sera bien.

C'était un temps de pauvreté, où seuls ceux qui vivaient du lac et de la mer avaient la possibilité, souvent en commun, d'avoir un bateau. Et le plus pauvre des pauvres avait sa barque, petite, mais nécessaire.

Il y a des jours et des jours qu'il travaille, jusque tard dans la nuit. S'arrêter avec celui-ci, parler avec celui-là, s'occuper de cet autre, prendre en charge celui qui approche, ne laissant personne s'éloigner sans qu'il ait reçu quelque chose de vrai, de bon, de vivant.

Il y a ceux qui hésitent et qu'il faut encourager, ceux qui se précipitent et qu'il faut accueillir, ceux qui se taisent et qu'il faut mettre en confiance et ceux qui crient et qu'il faut apaiser. Et ces regards aussi, ceux qui sont pleins de joie, d'amitié, et ceux qui sont lourds de soucis, de peines, de souffrance.

Il y a ceux qui sont venus et repartis, il y a ceux qui sont en chemin et qui vont arriver.

Il demanda de tenir prête une petite barque.

Il y a toutes ces journées qui vont, parfois jusque tard dans la nuit !

Écouter, parler à son tour.

Il était bien midi quand nous nous sommes quittés. Manger un petit quelque chose, et puis repartir pour écouter encore et encore les questions sur le mal et la souffrance, entendre les interrogations sur le sens de la vie.

En revenant à la maison, j'ai désiré qu'elle soit là, la petite barque.

C'est le moment où l'on se retrouve avec soi-même, où on laisse tomber sa fatigue, où l'on décharge de son épaule les poids trop lourds, le temps où l'on retrouve le Christ, où on laisse pénétrer en soi son souffle, le souffle nouveau, sa vie. C'est l'heure où l'on fait silence. Il n'y a que le clapotis de l'eau sur la plage, et les vaguelettes qui viennent caresser la barque.

Jean-Luc Crémer,

Président de la région Ouest de l'EPUdF

Cène et Eucharistie, une présence réelle dans la communion

Dans le dialogue entre catholiques et protestants revient sans cesse le poids de la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie. Son absence lors de la célébration de la Cène dans les Églises de la Réforme pourrait laisser entrevoir une communion au rabais. Or il n'en est rien. Explications.

Au cours des siècles, les théologiens ont mis en place des principes précis et complexes pour justifier des pratiques de l'Église du Christ. Ainsi sont arrivés dans le vocabulaire spécialisé des termes comme la « transsubstantiation », inaudibles au sens commun.

Une présence réelle

Dans le langage plus accessible des paroissiens, on parle de « présence réelle » pour indiquer que Dieu est réellement présent dans la communion. Mais le terme technique dans l'Église catholique va plus loin et implique la notion de transformation du pain et du vin en corps et en sang du Christ, de manière réelle. Bien sûr il ne s'agit pas d'un changement physique mais spirituel, qui transformera à son tour le croyant lors de l'ingestion de l'hostie.

Le monde protestant ne s'est pas privé au cours de l'Histoire de critiquer cette approche performative de l'Eucharistie. Luther a développé l'idée d'une « consubstantiation », c'est-à-dire une présence réelle du Christ accueillie par le chrétien avec l'hostie ou le pain, dans le même temps et le même mouvement, mais sans que les espèces soient elles-mêmes transformées. Dans une compréhension habituelle, les réformateurs suisses comme Calvin ou Zwingli ont ensuite encore davantage dissocié la présence réelle des aliments eux-mêmes en invitant à comprendre la sainte cène dans un sens plus symbolique.

On a dès lors pu critiquer la Réforme pour son côté symboliste, dévalorisant la Cène en une agape dénuée de spiritualité. La première clarification à mener est celle de la notion de symbole, qui n'est pas chose négligeable. Le terme de symbolon contient la nécessité de rassembler deux parties pour former un tout réel. Historiquement, l'acheteur et le vendeur partaient chacun avec un bout du contrat, qui serait réellement concrétisé plus tard avec le rassemblement de ces deux parties. Le symbole est donc un signe visible d'une réalité en devenir.

Une réalité dans la prière

La seconde réalité de la sainte cène tient dans la prière, si l'on accorde crédit à la parole de Jésus : « *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.* » (Mt 18.20) Ce « En mon nom » implique la présence de Dieu en chaque homme, donnée dans la prière de la communauté.

La prière est donc un moment important pour introduire la célébration de la sainte cène ; elle est appelée « épiclèse ». Ce mot grec qui signifie « appeler à soi » qualifie la prière d'appel à l'Esprit saint : elle est chargée d'ouvrir l'esprit et le cœur du croyant pour qu'il puisse y accueillir la présence de Dieu. En d'autres termes, si le pain et le vin restent du pain et du vin, Dieu est réellement présent dans la personne qui communit. Le symbole est donc réalisé, ses deux parties (espèces et prière) étant réunies.

Dans le cadre des relations entre Églises, force est de constater que pour les catholiques comme pour les protestants, la présence réelle de Dieu lors de la communion est donc effective, d'une manière ou d'une autre. Et que dans toutes les confessions une transformation est constatée, soit à propos des espèces, soit par la prière, permettant au croyant d'accéder à une dimension différente de sa vie. De fait, s'il n'y a pas d'intercommunion car les systèmes ne sont pas strictement compatibles, un accueil est possible, que l'on appellera hospitalité eucharistique.

Paroles protestantes Paris

De Tournai au cap Horn

Mort il y a 400 ans, en 1624, Isaac Le Maire fait partie de ces grands marchands qui ont contribué au formidable essor économique de la Hollande. Contraint de fuir sa ville natale en raison de son appartenance à la religion réformée, il est à l'origine de la découverte du cap Horn.

À la fin du XVI^e siècle, les 17 provinces des Pays-Bas sont en ébullition. Le très catholique roi d'Espagne Philippe II devient le suzerain de ces territoires au moment où une grande partie des habitants se convertissent à la Réforme. Une rébellion déclenche une guerre entre le roi et une partie des provinces qui veulent défendre leur autonomie et la liberté de culte. Né en 1558 dans le sud des provinces, à Tournai, Isaac Le Maire est protestant. Il est contraint de fuir sa ville natale en 1581 après sa prise par les troupes catholiques. Il s'installe à Anvers et développe une activité commerciale jusqu'au terrible sac qui ruine la cité en 1585 sur l'ordre des Espagnols. Les provinces du Nord, majoritairement protestantes, font sécession. C'est à Amsterdam que s'installe Le Maire, qui recommence à nouveau sa vie dans une ville à l'écart du théâtre des opérations et où il peut pratiquer sa religion en paix.

Naissance de la Compagnie des Indes

Isaac Le Maire est un homme intelligent, entreprenant et très dynamique. Négociant en produits alimentaires, il poursuit cette activité au niveau européen en créant avec des associés une compagnie qui commerce avec la Russie, l'Espagne et des villes italiennes. Il comprend dès le premier voyage d'un Hollandais aux Indes quels profits sont possibles avec les destinations plus lointaines. Les bénéfices sont considérables (jusqu'à 400 %) quand les bateaux reviennent au port, grâce notamment aux épices. En 1602, les compagnies existantes fusionnent pour créer la Compagnie hollandaise des Indes orientales (VOC), dont Isaac Le Maire est le plus important actionnaire puis le gouverneur. En 1602, un désaccord financier l'oppose à la VOC concernant les calculs d'un voyage. Il est accusé de truquer les chiffres. Le conflit s'envenime et même le consistoire s'en mêle. Le Maire est contraint de payer une amende de 7 200 florins pour éviter un procès. Exclu de la VOC à son vif mécontentement, il n'accepte pas d'être limité dans ses affaires. Il négocie auprès des États de Hollande le droit de faire quatre voyages vers les Moluques, dans le Pacifique.

Découverte du cap Horn

Une expédition de deux navires est montée avec l'aide financière de la ville zélandaise de Hoorn. Un des fils d'Isaac, Jacob (on reste dans la Genèse...), prend le commandement d'un bateau. Isaac se refuse à passer par les routes officielles du cap de Bonne-Espérance ou du détroit de Magellan, soumises à des droits de passage élevés par la VOC. Le 29 janvier 1616, après être descendue très au sud, l'expédition trouve une autre voie, par un détroit que Jacob nomme détroit de Le Maire en l'honneur de son père, puis reconnaît le cap Horn, qui perdra une lettre au fil du temps.

L'expédition se termine mal. En arrivant à Java, Jacob Le Maire est arrêté par des agents de la VOC qui ne croient pas à la découverte de ce nouveau cap ; il mourra à 31 ans dans le voyage du retour à Amsterdam. Isaac portera plainte contre la Compagnie et obtiendra réparation après trois ans de procès : le bateau est remplacé et le cap Horn est reconnu officiellement.

Particulièrement difficile à doubler d'ouest en est en raison du vent de face dominant, il n'est plus guère emprunté de nos jours que par des pétroliers trop gros pour le canal de Panama, par des bateaux de pêche locaux et bien sûr par les voiliers des courses au large qui rappellent l'héroïsme des découvreurs dont les bateaux remontaient très difficilement au vent.

*Par Anne-Marie Balenbois,
Paroles protestantes Paris*

Être disciple, c'est servir les autres

L'évangile de Marc est le plus ancien, écrit 30-40 ans après la mort du Christ, précédé d'étapes antérieures de rédaction : des collections d'actes et de paroles de Jésus, des récits de la Passion. C'est aussi le plus court des quatre évangiles, à la lecture facile d'une suite de tableaux et de scènes très visuelles.

Il y a quatre ans, la région Ouest de l'Église protestante unie de France l'a édité dans un format magazine, dans le langage très accessible de la traduction Parole de Vie, sous le titre *Commencement - L'homme qui marchait au bord du lac* *. C'est une histoire à lire comme une aventure !

Les actes de Jésus

Marc décrit les faits et gestes de Jésus, plus que le contenu de ses enseignements. C'est l'homme qui interpelle, plus que sa doctrine. « *Qui dites-vous que je suis ?* » Dans un premier temps (chap. 1 à 8), il s'agit de comprendre ses gestes. Par exemple, les disciples sont effrayés de voir venir Jésus vers eux en marchant sur l'eau parce qu'« *ils n'ont pas compris ce qui s'est passé quand Jésus a partagé les pains. Leur cœur était fermé.* » Les actes de Jésus sont des signes, chargés d'une révélation. Ainsi ici, faut-il peut-être comprendre que Jésus manifeste le pouvoir de Dieu à rassasier son peuple au désert, tout en dominant aussi la mer, symbole des abîmes peuplés de démons.

Jésus n'arrête pas de sillonner le pays, à la rencontre des gens. Car « *son cœur est plein de pitié* ». Mais les gens sont surtout marqués par ses miracles. Partout où il va, on lui en redemande ! Il y a confusion, car Jésus n'est pas le thaumaturge que recherchent les gens. C'est probablement pour cela qu'il tâche de faire taire les voix qui voudraient le faire passer pour un personnage puissant : il nourrit, il guérit, ne serait-il pas l'homme providentiel qu'il nous faut à la tête de l'État ?

La mission de Jésus

À partir du chapitre 8, Jésus annonce, cette fois de manière explicite, la manière dont il doit accomplir sa mission : sa passion et sa résurrection. Et, en même temps, il apprend qu'être disciple, c'est être petit comme un enfant, c'est servir les autres. D'ailleurs, c'est en toute humilité qu'il fait son entrée dans la ville sainte, Jérusalem, juché sur un « petit âne », comme signe de sa messianité.

Nos lectures de l'évangile de Marc se terminent transitoirement sur cet épisode triomphal. Elles se poursuivront au mois d'août avec le récit de la Passion (5 chap.) et la résurrection (huit versets). Persuadé que la vérité au sujet du « Fils de Dieu » (Marc 1.1) n'a éclaté dans toute sa plénitude que sur la croix, Marc consacre un tiers de son Évangile à ce récit. Jésus, quand il parle de lui, se nomme plutôt « *Fils de l'homme* ». « *Qui dites-vous que je suis ?* » La question sera remise sur le tapis l'été prochain.

*Par Ariane Plet,
Église protestante unie de Loire Atlantique*